

The book cover features a background of cracked glass. The top portion shows a sunset or sunrise with orange and yellow light breaking through the cracks. A thick black diagonal band runs from the top right towards the bottom left. On the right side, there is a dark silhouette of a person's head in profile, looking towards the left. The text is printed in white on the black band.

**ALAIN  
VAN DER EECKEN**  
**DES LENDEMAINS  
QUI HANTENT**

ROUERQUE  
**not**

## Présentation

C'est la veille des vacances de Noël, au tournant de l'an 2000. Quelques jours plus tôt, l'*Erika* a fait naufrage au large de Penmarch, répandant une pâte bitumeuse sur les côtes de la Bretagne. À l'insu des instituts de météorologie, une gigantesque tempête se forme au large de Terre-Neuve et s'apprête à franchir l'Atlantique pour frapper l'Europe. Martial, lui, se hâte de quitter le tribunal de grande instance de Souvré, où il travaille comme greffier. Il a promis d'aller chercher son fils à l'école. Lulu veut que ses copains voient la nouvelle voiture de son père, avec la roue de secours fixée sur la porte arrière. Il vient d'avoir sept ans. Alors que les parents s'avancent dans la cour, on entend des pétards, une série d'explosions, peut-être des gamins qui fêtent le début des vacances ? Lorsqu'une institutrice surgit et s'effondre, ensanglantée, Martial comprend. Au péril de sa vie, alors que la police entre très rapidement en action, il réussit à atteindre son fils et, croit-il, à le mettre en sécurité. Son existence, en réalité, vient de basculer irrémédiablement.

Dans ce roman d'un homme qui exige de savoir, Alain Van Der Eecken nous fait vivre au plus près les rouages d'une enquête, entre son versant policier et celui de l'institution judiciaire, avec ses juges, ses procureurs, ses avocats, le quotidien d'un tribunal de province. Autour de Martial, des hommes dont le métier est de côtoyer le pire vont faire corps pour qu'émerge une de ces vérités terribles et ordinaires qui mènent au crime.

Après une carrière de journaliste en France et en Belgique, Alain Van Der Eecken se consacre désormais à l'écriture. Son premier roman, *De si vieux ennemis*, est sorti en 2016. Il vit à Bruxelles.

## **Du même auteur**

*De si vieux ennemis, 2016.*

Graphisme de couverture : Odile Chambaut  
Image de couverture : © Jarno Saren/Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue 2020  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Alain Van Der Eecken

DES LENDEMAINS  
QUI HANTENT

roman

ROUERGUE  
**noir**

*À Marcel et Richard,  
À mes amis.*

*Tout le monde a un plan,  
jusqu'au premier coup de poing au visage.*

Mike Tyson

## 1

C'est une nuit sans sommeil. Martial Trévoux se décide à se lever. Les pieds nus sur le carrelage de la cuisine, une main sur la poignée du frigo, il tremble un peu. Dans quelques heures, il sera prêt. Il en est sûr, tout à fait prêt.

Martial a eu plusieurs semaines pour se préparer, pour devenir cet homme qui a du mal à tenir la boîte de bière glacée qu'il plaque sur son front tant il tremble. Cette nuit, il lui semble l'avoir toujours connue.

Toujours commença dans l'après-midi du 17 décembre 1999, la veille des vacances de Noël. Martial avait promis d'aller chercher son fils à l'école. Lulu voulait que ses copains voient la voiture de son père, une Renault Scénic 4x4 toute neuve, avec la roue de secours fixée sur la porte arrière. Lucien venait d'avoir sept ans.

Martial s'était juré de ne pas être en retard. Il voulait se trouver au milieu des mères qui papotent. Il aimait être père, l'idée d'être père. Il avait trouvé à se garer pas très loin de la sortie, bien en vue.

Le concierge ouvrait la grille, les parents s'avançaient dans la cour, les gamins sortaient des bâtiments préfabriqués dont on avait annoncé la démolition vingt ans plus tôt.

Il y avait plus d'une centaine de mètres entre ces modules provisoires construits dans les années soixante-dix et la sortie. Ils étaient masqués par la silhouette du groupe scolaire Jean-Zay qu'on avait déposé là, après la guerre, au cœur d'un quartier bombardé, aujourd'hui bourgeoisement habité.

Les gosses, les grands, qui jaillissaient du vieux bâtiment avaient déjà retrouvé leurs parents. Il fallait cinq bonnes minutes aux petits pour venir de leurs « préfas » jusqu'à la grille, cinq minutes que Martial savourait. Lulu serait étonné de le voir déjà là, il avait envie de son sourire.

Il était 16 h 32 lorsque l'on entendit des pétards, une série d'explosions, peut-être des gamins qui fêtaient le début des vacances ? Il allait sans doute neiger, les gosses sont infernaux à l'approche de la neige. Cette fois c'étaient des cris, des petits cris, puis un hurlement et toujours ces pétards.

Les parents se regardaient. Quelques adultes s'avancèrent dans la cour. Martial suivit le mouvement. Ils s'approchèrent du bâtiment qu'il fallait contourner pour accéder aux préfabriqués. Un mur et un préau formaient une séparation entre la cour de l'école ancienne et celle de son extension. Un espace libre de trois mètres permettait la circulation entre les deux cours, c'est à cet endroit qu'apparut Mme Loti, institutrice au CP. Elle hurlait : « Appelez la police... Ils tirent sur les enfants. » Elle tomba à genoux, resta un instant immobile, fixant les parents et s'effondra. En chutant, son buste effectua une rotation, elle se reçut sur l'épaule et s'immobilisa le corps en chien de fusil. Le directeur de l'école et une mère d'élève se précipitèrent pour lui porter secours.

Le chef d'établissement chercha à passer dans la cour des petits. Des gravillons arrachés au revêtement furent projetés autour de lui. Les détonations claquaient, rien à voir avec des pétards. Le directeur courut vers le groupe de parents qui s'étaient mis à l'abri sous le préau. Martial s'accroupit derrière le mur. Il entendait ce qu'il savait être des tirs



d'armes de poing et de fusils d'assaut. Il était à moins d'un mètre du corps de Mme Loti, son manteau beige devenait brun vers le haut du buste.

Le concierge avait appelé la police. L'épouse du capitaine de gendarmerie commandant la compagnie de Souvré-sur-Sissé se trouvait parmi les parents, elle téléphonait à son mari en s'avançant vers le corps de Mme Loti. Le directeur de l'école la retint par l'épaule et la saisit à la taille lorsqu'elle tenta de lui échapper, d'autres mères de famille s'avançaient en hurlant.

Les policiers du commissariat qui se trouvait à huit cents mètres arrivèrent en moins de cinq minutes, avant le car de police-secours, avant les fourgons de gendarmerie, avant les pompiers.

Pour Martial les sons devenaient plus précis, les images plus réelles. Il se dressa soudain en criant « Lulu ». Il enjamba le corps de Mme Loti et se mit à courir. Quelques gosses étaient allongés dans la cour, certains s'étaient réfugiés sous les escaliers, d'autres collés contre les murs de tôle des préfas glissaient lentement avant de s'accroupir. Ils étaient plus de soixante dans les petites classes, Martial n'en apercevait qu'une dizaine. Il courut vers la salle de classe de Lulu. On lui tirait dessus. Il parvenait au milieu de la cour lorsque les premiers policiers arrivèrent.

Trois flics en tenue apparaissent dans le champ de vision de Martial, d'autres se penchent sur Mme Loti, aucun n'a de gilet pare-balles. Un brigadier a dégainé son revolver qu'il tient d'une main molle, le bras pendant le long du corps. Il lui semble qu'intervenir dans une cour d'école, la cour des petits, avec une arme, c'est, comment dire, obscène, sacrilège, pas convenable, quoi. Une balle lui perce l'épaule droite au niveau de la clavicule, il lâche son Manurhin, calibre 38. Un de ses collègues se précipite vers lui, tous deux tombent sur le goudron.

Martial se trouve maintenant contre le premier préfabriqué, la classe de Lulu.

Le blessé et son collègue refluent vers la cour des grands.

Les gendarmes arrivent en même temps que le car de police-secours. Les sirènes couvrent les cris des parents, des enfants.

Le capitaine Raveau se précipite vers sa femme, suivi d'une dizaine d'hommes.

Certains ont déjà dégainé leur Beretta 92, le gendarme Gruau tient un fusil lance-grenades. Dans le fourgon, ses collègues l'ont charrié : « On va pas à une manif, tête de nœud. » Il n'a pas voulu en démordre, une bourrique le Gruau, le voilà dans la cour avec son « lance-patates », comme il dit. Flics et pandores se sont regroupés vers l'entrée de la cour des petits. Le capitaine Raveau s'est précipité seul vers le bâtiment qui abrite la classe de son fils, déclenchant un tir en rafale. Il est couché sur le sol, bras tendus, les deux mains sur son arme, visant le toit des préfas, sans apercevoir quoi que ce soit.

Le commandant de police Achenbauer tourne en rond sous le préau, il est en contact avec son commissaire, lui-même en ligne avec le directeur départemental maintenant harcelé par le préfet. Achenbauer voit les gendarmes se regrouper devant l'entrée de la cour des petits et se mettre à courir vers leur chef. Gruau a engagé une grenade et tire vers les bâtiments scolaires. Il vient de balancer un fumigène. Pourquoi un fumigène ? Il n'en sait rien, Gruau.

Martial se trouve maintenant dans une semi-obscurité. Il tousse, il ne comprend pas. Il crache, il n'y voit rien. La porte de la salle de classe de Lulu vient de s'ouvrir, ça tire à l'intérieur.

Les policiers ont rejoint les gendarmes. Le groupe se déploie dans la cour. Ils tirent vers les toits et n'essuient aucune réplique.

Martial voit un groupe de gamins sortir de la salle, l'un d'eux tombe sur les quelques marches qui permettent l'accès à la cour. C'est Lulu, avec sa parka rouge et son bonnet. Il a du mal à se relever. Martial se précipite, le saisit, le met sous son bras et court vers la sortie.

Les flics et les gendarmes parviennent aux bâtiments, ils pénètrent dans les salles. On entend des coups de feu dans la classe de Lulu. Dans la cour, Gruau vient d'apercevoir une silhouette armée d'un fusil, à ce qu'il lui semble. L'individu se dirige vers lui en courant. On dirait un ado, pense Gruau. Il a abandonné son lance-patates pour saisir son pistolet avant d'essayer de rejoindre les autres. Il tire sur l'individu armé, quatre fois, comme au stand. Stoppée net, la silhouette s'effondre.

Martial a franchi le passage entre les deux cours et s'est réfugié sous le préau. Il a posé Lulu, le serre dans ses bras. Il pleure, il étouffe son fils, il sanglote, il écrase la tête de Lulu contre sa poitrine, le gamin tremble. Martial lui frotte le dos de la main droite et l'entoure de nouveau de ses deux bras. Lentement, il desserre son étreinte, saisit la tête de son fils et le regarde dans les yeux. Martial secoue le gamin en gardant un sourire figé. Il lui touche le visage, lui comprime la face entre ses mains et détourne les yeux. Il fixe de nouveau le gosse et hurle : « Tu es qui, toi ? »

## 2

Martial a reposé la boîte de bière dans le réfrigérateur, sans l'ouvrir. Il s'assied sur une chaise en formica bleu, les bras posés sur la table de la cuisine. Il reste là sans bouger en attendant que le jour se lève. Cela fait quelques semaines qu'il passe ses nuits dans cette cuisine, derrière les persiennes closes. La vieille qui lui a loué ce meublé avait tenté d'ouvrir les fenêtres. Elle n'y était pas arrivée. Martial ne l'avait pas aidée. L'appartement sentait le renfermé, une légère odeur d'urine flottait. La vieille avait expliqué que, depuis la mort de sa sœur, personne n'avait occupé ce trois-pièces avec vue sur cour. Elle avait envoyé sa femme de ménage nettoyer, mais celle-ci n'avait pas effacé trente ans de vie confinée. Cela convenait à Martial.

Assis sur sa chaise – il y en a quatre autour de la table – Martial se laisse bousculer par les images. Au début il avait essayé de freiner cette spirale, ce reflux, mais qui peut arrêter la marée ? À 3 heures du matin dans son meublé, il sent les coups que sa femme lui avait portés, mains ouvertes puis

poings fermés. Lucile l'avait frappé, insulté, avant de s'effondrer, assise par terre, la tête entre les genoux.

Lucile était infirmière au CHU de Souvré. Elle avait appris qu'il s'était produit une fusillade à l'école lorsque Mme Loti était arrivée aux urgences. Les pompiers avaient raconté ce qu'ils savaient. La nouvelle avait franchi toutes les portes en moins de cinq minutes. Lucile était en pédiatrie, elle avait quitté le service en courant, bousculant une collègue, criant qu'elle allait à Jean-Zay.

Elle avait gardé sa blouse. Dans la cour de l'école, elle s'était mêlée au personnel du Samu et à l'équipe de pompiers qui venaient d'avoir accès aux salles de classe. Deux enfants blessés sur des brancards allaient être évacués. Lulu n'était pas parmi ceux-ci. Elle ressentit un tel soulagement que ses jambes fléchirent. Elle se redressa, refusa le secours d'un pompier. Où était Lulu ? C'est à ce moment qu'elle pensa à Martial. C'est lui qui devait aller chercher leur fils. Elle retourna dans la cour des grands, vit un attroupement sous le préau, chercha Lulu et Martial du regard, ne les vit pas. Elle pensa soudain à utiliser son portable.

Martial ne bougeait plus, incapable de faire un mouvement. Il se trouvait devant un brancard que l'on poussait vers un fourgon garé dans la rue. Lulu était allongé, on lui avait fixé un gros pansement à la base du cou. Seule la partie supérieure de son buste était visible. Les pompiers n'avaient pas encore refermé le sac en plastique gris dans lequel on l'avait glissé, ils ne pouvaient pas, pas encore. Martial s'agrippa soudain au montant du brancard. Il n'entendait pas, ne comprenait pas ce qu'il voyait, ce qu'on lui disait.

– Monsieur, vous ne pouvez pas monter avec nous, il n'y a plus rien à faire. Monsieur, vous m'entendez, un médecin va venir, il sera là dans cinq minutes. Vous êtes en état de choc.

Un homme en blouse blanche, stéthoscope autour du cou, était arrivé. Il avait pris Martial par l'épaule et le conduisait

vers la grille de l'école. C'est à ce moment qu'ils croisèrent la famille Falari. Martial les connaissait de vue. Elle était fleuriste, lui contrôleur des impôts. Leur gamin, le petit Jérémy, désigna Martial en chuchotant : « C'est lui. » Son père se pencha et l'enfant répéta : « C'est lui, c'est le monsieur. »

Mme Falari fut la première à se précipiter. Elle bouscula le médecin et entourra Martial de ses bras. Le père ne savait comment approcher. Il aurait voulu s'avancer vers l'homme qui avait sauvé son fils, peut-être l'étreindre à son tour, essayer de lui donner, de lui rendre quelque chose, de dire combien il était reconnaissant, bouleversé, mais sa femme faisait écran. Il serra la main de son fils à la broyer. Le gamin cria. Mme Falari se retourna, son mari en profita pour saisir le bras du héros. Il voulut lui dire quelque chose, rien ne venait, il ne pouvait que montrer les larmes qui coulaient sur son visage. Martial, lui, ne pleurait pas.

Le médecin réussit à reprendre le contrôle de la situation, il entraîna son patient vers une ambulance. Martial fixait le gamin habillé d'une parka rouge et coiffé d'un bonnet.

Lucile venait d'apercevoir le directeur de l'école, elle s'avança vers lui, leurs regards se croisèrent, le chef d'établissement détourna la tête. Elle s'approcha. Il lui fit face. Elle vit un homme défait, si pâle qu'elle en trembla. Elle hésita à lui parler, ce fut lui qui prononça quelques mots.

– Madame Trévoux, madame Trévoux, je ne sais pas quoi vous dire, c'est si terrible.

Lucile voulait maintenant qu'il se taise. Il ne la quittait pas des yeux. Il ne se tut pas, il répéta :

– Je ne sais que dire, c'est affreux, ils n'ont rien pu faire, il était trop tard.

Il ne s'arrêtait plus. Lucile ne voulait rien entendre, elle n'entendait rien, elle sourit.

– Monsieur le directeur, excusez-moi, je suis pressée. Je cherche mon fils, Lucien. Vous ne l'auriez pas vu ? Son père

devait venir le chercher, je ne le vois pas non plus. Je vais devoir y aller, ils sont peut-être sur le chemin du retour.

Un policier s'était approché, le directeur lui avait fait signe. Il saisit le bras de Lucile. Elle aurait voulu s'enfuir, mais elle n'avait pas la force de se débattre. On la conduisit dans une salle de classe du vieux bâtiment, on la fit asseoir. Un infirmier de l'équipe du Samu entra à son tour dans la salle. Lucile le connaissait, il la fixait avec ce regard qu'elle connaissait si bien, le regard que l'on a lorsque les familles arrivent, que les parents sont là, qu'il faut leur annoncer.

Elle ne voulut pas prendre de sédatif, elle se débattait, elle voulait voir Lulu, tout de suite. L'infirmier comprenait, il avait demandé aux pompiers si le fourgon dans lequel se trouvait le corps de l'enfant était parti. Il se trouvait toujours garé devant la grille. Il prit le bras de Lucile, l'aida à se lever et ils marchèrent dans la cour en direction de la grille.

Ils croisèrent Martial. Lucile se précipita vers lui, le frappa de toutes ses forces en hurlant : « Mais qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ? »

On venait de lui dire que son mari était un héros.

### 3

Martial fixe le mur jaune de la cuisine, un vieux calendrier est accroché à côté du frigo. On distingue des numéros de téléphone notés sur une photo de chevaux dans un pré. Martial ne voit plus l'image, il ne voit rien, il est trop loin.

Il est assis dans une pièce de l'hôpital où on l'a conduit, où un psychiatre est venu le voir. Il se tait, le psy lui a pris la main, lui demande s'il veut un verre d'eau. Martial reste mutique, le psy dit qu'il repassera. Le préfet en personne a succédé au psychiatre, il est accompagné du capitaine Raveau et du commandant Achenbauer. Il tente de le reconforter, lui raconter, lui détailler ce qui s'est passé. Cela l'aidera, dit-il.

– Monsieur Trévoux, vous êtes en état de choc, mais je pense qu'il faut que vous sachiez ce qui est arrivé. Deux jeunes gens de seize et dix-sept ans, deux lycéens, sont entrés à Jean-Zay, quelques minutes, peut-être un quart d'heure avant la sortie de 16 h 30. Ils étaient armés de fusils d'assaut et d'armes de poing. Il semble qu'ils soient allés directement dans la cour des petits. Ils sont entrés chacun



dans un préfabriqué, ils ont menacé le personnel enseignant, les enfants. Pourquoi ont-ils choisi ces deux bâtiments sur les trois qui se trouvent dans la cour ? Nous n'en savons rien. Qu'ont-ils dit ? L'institutrice de la classe de votre fils, Mme Ambroise, est trop choquée pour être interrogée, quant à Mme Loti, elle est décédée à son arrivée au CHU. Vous comprenez ce que je dis, monsieur Trévoux ?

Martial paraît hocher la tête, le préfet a envie de croire à un acquiescement.

– Nous avons identifié les agresseurs, ce sont deux jeunes gens qui semblaient n'avoir aucun problème, pour l'instant nous ne tenons pas à divulguer leur identité, il y a déjà des journalistes dehors, leurs confrères seront là très rapidement, depuis le naufrage de l'*Erika* dimanche dernier, ils campent dans la région. Donc, l'un de ces jeunes a commencé à tirer en rafale dans la classe de Mme Loti, sans blesser personne. Il semble qu'il ait menacé l'institutrice, l'obligeant à sortir. L'a-t-il abattue lorsqu'elle arrivait vers la cour des grands ou l'a-t-il blessée avant ? En tout cas il est monté sur le toit du baraquement, enfin, du préfabriqué, lorsque les policiers sont arrivés. Son complice, celui qui était dans la classe de Mme Ambroise, a tiré plusieurs coups de feu avec son pistolet, des projectiles ont blessé deux enfants, sans gravité, heureusement, enfin, sans gravité... L'un de ces projectiles a atteint votre fils au cou, pardon, vous savez bien sûr. Je suis très troublé, comprenez-moi. Vous me comprenez, monsieur Trévoux ? Vous m'entendez ?

Martial baisse la tête, serre ses paumes l'une contre l'autre.

Le préfet fait un geste vague de la main et poursuit.

– Vous vous êtes engagé courageusement, héroïquement devrais-je dire, monsieur Trévoux, vous avez sauvé un enfant qui sans vous aurait été abattu par l'agresseur qui sortait de la classe. Je dois aussi préciser que les forces de

l'ordre sont intervenues avec détermination et sang-froid. Je rends hommage au commandant Achenbauer, dont l'un des subordonnés a été blessé, et au capitaine Raveau. Celui-ci a pris la mesure de la situation et a coordonné l'action de ses gendarmes parvenus sur les lieux avec une célérité remarquable, tout comme les forces de police. Le capitaine a ordonné de tirer une grenade fumigène afin de jeter la confusion parmi les agresseurs, de les aveugler et de protéger les enfants tout en favorisant la progression de ses hommes. L'un des agresseurs a été neutralisé dans la cour. Il tentait de fuir et menaçait un gendarme. Le second a été touché alors qu'il s'apprêtait à abattre un enfant. Le bilan est dramatique, certes, mais il aurait été beaucoup plus lourd sans la rapidité et le sens de l'initiative des forces de l'ordre. Pardonnez-moi de vous accabler avec tous ces détails, monsieur Trévoux, mais nous avons pensé que cela pourrait vous aider, dissiper un peu de la confusion. Je suis de tout cœur avec vous, croyez-moi, n'hésitez pas à me contacter personnellement, pour quoi que ce soit, voici mon numéro personnel.

Martial n'avait pas pris la carte qu'on lui tendait.

## 4

Martial balaye la table de la cuisine du revers de la main, avant de se lever, de marcher vers la fenêtre. Il aperçoit un morceau de cour pavée à travers les fentes des persiennes.

Une infirmière lui avait dit que le tireur survivant avait été transporté au CHU dans un état critique. Des chirurgiens tentaient de le sauver. Martial accepta le sédatif qu'on lui proposait de nouveau, il voulut bien être conduit dans une chambre « pour se reposer ». Les journalistes le débusquèrent rapidement, ils convergeaient vers l'hôpital. Un héros et un assassin s'y trouvaient. La presse apprit que la propre mère de l'enfant tué y travaillait et y avait été transportée en état de choc. Cette mère était l'épouse du héros qui n'avait pas pu sauver son propre fils. Des cars de télévision se garaient sur le parking, les journalistes locaux erraient déjà dans les couloirs du CHU. En moins d'une heure, l'hôpital fut assiégé. Un photographe d'un hebdomadaire parisien fut surpris dans une salle des urgences, vêtu d'une blouse blanche. Ses godillots boueux avaient attiré l'attention du personnel.

Le commandant Achenbauer fut chargé de mettre en place un service d'ordre. Il était à cran. Il prit à partie quelques reporters qui tentaient de s'infiltrer. Il bouscula un cameraman, un de ses confrères filmait. Un infirmier tenta de calmer le jeu et finit par s'énerver à son tour, une famille qui visitait un proche et quelques patients s'en mêlèrent, il fallut appeler des renforts.

Martial avait quitté sa chambre. Il voulait savoir où se trouvait le meurtrier de son fils. Il cherchait à gagner une partie de l'hôpital qui lui était plus familière. Sans en avoir conscience, il se dirigeait vers le service où travaillait Lucile. Il rencontra une aide-soignante qui le connaissait.

– Monsieur Trévoux, vous cherchez Lucile ? Elle est avec ses collègues en pédiatrie. Ses copines sont venues la chercher aux urgences. Elle était très agitée. Mais vous, vous tenez le coup, monsieur Trévoux, c'est terrible tout de même.

Martial n'avait pas répondu, il pressa le pas. Il pensa retourner aux urgences, trouver un médecin qui lui dirait où se trouvait le tueur. Il se perdit, erra un moment, franchit plusieurs portes au hasard, et soudain reconnut l'endroit. Il était trop tard. Il se trouvait dans le service de Lucile, devant le local des infirmières. L'une d'elles l'aperçut, le reconnut, se précipita.

– Martial, elle est là. Elle va un peu mieux, entre.

Elle le poussa dans la pièce où Lucile était assise, entourée de quelques collègues qui n'étaient plus en service mais qui ne se décidaient pas à partir. Martial aurait voulu s'enfuir, mais il ne pouvait plus bouger, son corps était glacé. Lucile leva les yeux sur lui. Ce n'était plus de la colère, de la haine, c'était pire, insupportable, le regard d'une mère. On fit asseoir Martial. Personne n'osait rompre le silence, personne n'osait s'y risquer, personne n'avait la force. Un infirmier ouvrit soudain la porte à la volée.

– Il est resté sur le billard. Il est mort. Ils n'ont rien pu faire.

Tout le monde se mit à parler en même temps, soulagé, comme lorsque l'on vient annoncer qu'un accouchement difficile s'est bien terminé. Pendant une fraction de seconde, il y eut comme une musique de tout est bien qui finit bien, avant que chacun se souvienne que rien n'était terminé, que Martial et Lucile dérivait dans une mer furieuse sans réussir à se noyer.

## 5

Martial a quitté la cuisine, il ouvre le placard de l'entrée. Il veut vérifier une fois de plus son matériel. Il vient de faire glisser la porte coulissante et s'arrête là. Il regarde son caban, ses chaussures montantes tout terrain qu'il a soigneusement tenues à l'écart des plaques de pétrole, de cette pâte bitumeuse qui avait envahi les côtes fin décembre, après le naufrage du pétrolier *Erika*, à 25 milles au large de Penmarch.

Quelques jours avant Noël, il roulait sans but au volant de sa Scénic. Il se dirigeait vers la côte, en direction de Saint-Nazaire, lui semblait-il. Il quitta la nationale, se mit à errer sur des routes de plus en plus secondaires. Il s'arrêta au bord de l'océan, à l'extrémité de la pointe de Pen Amzer. Il resta un moment dans la voiture les mains sur le volant, avant de sortir, de marcher vers les rochers. Il cherchait du regard l'épave de l'*Erika* qui se trouvait à plus de trente milles. Cette image du pétrolier coupée en deux, dont la poupe flotait, secouée par une houle violente, s'était imposée partout, journaux, télé, elle surnageait dans les médias bien après

avoir coulé. La fusillade, le drame de Souvré-sur-Sissé ne lui vola la vedette que quelques heures, pas d'image, une tragédie jouée rideau baissé. Martial était resté un moment immobile, face au large.

On ne voyait pas à cent mètres et la brume s'épaississait. Il marcha le long du littoral une heure ou deux, il ne savait plus. Il s'était enfoncé dans les terres, suivant un sentier qui se perdait dans une herbe pauvre le long de morceaux de clôture à moitié couchés sur le sol. Il se retrouva à quelques mètres d'une caravane, posée là depuis des années, à ce qu'il semblait. Martial s'approcha, une femme sortit.

– Vous cherchez quelque chose ?

Martial ne répondit pas, la voyait-il ? Elle se tenait droite sous le crachin, tête nue, un châle sur les épaules, la trentaine malmenée, cheveux sombres, un regard trop clair.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle dévisageait Martial.

– Ou vous foutez le camp ou vous entrez vous réchauffer. Décidez-vous, vite.

Martial ne bougeait toujours pas. Elle s'approcha, le prit par le bras et l'entraîna dans sa caravane. Il ne faisait guère plus chaud que dehors. Elle le fit asseoir sur la banquette coincée derrière la table, on aurait dit qu'elle le rangeait.

Tout paraissait ordonné, propre. De l'extérieur, en considérant l'état de la caravane, on ne pouvait imaginer cet univers délicat. Une nappe de lin blanc brodée recouvrait la table. La femme brune venait d'allumer la plaque de cuisson, sans se retourner, elle s'adressa à Martial :

– Vous voulez une tasse de café, de thé ou un grog ? Bon, un grog, vous en avez besoin.

Elle sortit deux tasses à thé en porcelaine ancienne au décor floral, versa une bonne rasade de rhum et un peu d'eau chaude dans celle de Martial.

– Je n’ai pas de citron, je vous apporte le sucre, moi je n’en prends pas, d’habitude je ne mets pas d’eau non plus, c’est comme ça que je préfère le grog. Je m’appelle Angèle, au cas où vous voudriez m’appeler.

Martial fixait sa tasse, les bras posés sur la table, immobile. La brune ne le regardait toujours pas.

– Buvez avant que ça refroidisse, le grog avec de l’eau c’est épouvantable quand c’est froid.

Elle continua à monologuer quelques minutes avant de s’asseoir à côté de Martial. Elle saisit la tasse et le fit boire comme un enfant. Il se laissa faire. Elle lui essuya les lèvres avec une serviette de lin et lui entoura les épaules de son bras.

– Le jour tombe, vous allez rester là, vous repartirez demain. Vous êtes venu comment ? En voiture ? Vous êtes garé où ? Bon, on verra ça demain. Vous allez dormir sur la banquette, je vous donnerai un duvet.

Elle prépara une soupe poireaux-pommes de terre. L’odeur avait quelque chose de rassurant pour Martial, il clignait des yeux et s’endormit assis. La tête projetée vers l’arrière, il ronflait.

Deux heures plus tard, elle le réveilla, paniqué, agité. Coincé par la table, il tentait de se lever sans y parvenir. Elle essaya de le calmer. Il ne la reconnaissait pas, ne comprenait pas ce qu’il faisait là. Lentement, il s’apaisa, se rassit, écouta cette femme lui rappeler qu’elle l’avait trouvé devant sa caravane. Il se souvint avoir roulé en direction de Saint-Nazaire, avant d’arriver au bord de l’océan.

Il faisait nuit. Elle lui servit une assiette de soupe qu’il avala. Elle lui proposa du fromage qu’il mangea, mâchant longuement chaque bouchée. Il but un peu de vin, ne voulut pas des madeleines qu’elle lui présentait. Il n’avait toujours pas prononcé un mot. Angèle lut un moment, son livre posé sur la table, avant de déclarer qu’il était temps de se



coucher. Elle rangea la table, la nappe et sortit un sac de couchage. Elle se dirigea vers le cabinet de toilette. Martial ôta ses chaussures, se glissa dans le duvet. Angèle avait regagné sa chambre et laissa la porte ouverte. Elle lut encore un moment et éteignit la lumière.

Martial resta plusieurs heures dans le noir, les yeux grands ouverts, immobile, absent de lui-même. Soudain il se mit à parler.

– Il est mort, Lulu, mon fils, il est mort.

Angèle ne dormait pas, elle somnolait comme à son habitude, elle n'abandonnait jamais. Elle entendait Martial, mais ne répondit pas.

– J'en ai sauvé un autre, je n'ai pas sauvé mon fils. Je n'ai sauvé personne. Ceux qui l'ont tué sont morts. Lucile voudrait que je meure. Elle dort dans la chambre de Lulu, elle s'enferme le soir. Je me mets sur le canapé, plus personne ne va dans notre chambre.

Martial se tut, Angèle écoutait.

Un peu plus tard, elle l'entendit de nouveau.

– Pourquoi ils ont fait ça ? Ce sont des gamins qui ont tiré. Pourquoi ? Il y en a un qui n'est pas mort tout de suite, les flics l'ont blessé. J'aurais voulu le tuer, mais il est mort.

Angèle connaissait un peu l'histoire. Elle écoutait la radio, elle lisait le journal.

Le lendemain, ils partirent à la recherche de la voiture de Martial. C'est Angèle qui la découvrit à la pointe de Pen Amzer. Elle lui dit de revenir quand il voulait.

– Pas trop tard, dit-elle encore.

## 6

Le lendemain, Martial se rendit au tribunal de grande instance de Souvré, son lieu de travail. Il aimait cette bâtisse néoclassique. Il se plaisait à la contourner pour pénétrer par l'entrée des artistes, il faisait partie de la maison, il était un rouage de l'appareil judiciaire. Il s'en étonnait encore.

Il n'aima pas l'école, détesta le collège, se fit renvoyer de plusieurs établissements. À cette époque, le service militaire obligatoire ouvrait une dernière porte aux jeunes gens qui en avaient déjà vu se refermer beaucoup. Les parents de Martial auraient bien voulu tenter une ultime démarche, l'inscrire dans une boîte à bac, en s'infligeant de nouveaux sacrifices, mais leur fils unique devança l'appel et, à dix-huit ans à peine révolus, il trouva la liberté dans la cour d'une caserne.

Martial avait aimé l'armée. Ce fut comme si on lui avait ôté un poids insupportable, celui de l'amour de ses parents, de l'espoir toujours déçu des profs de le sauver de l'ignorance, de la bêtise. Pourquoi vouloir le ramener sur la rive d'un confort médiocre, d'une petite bourgeoisie glissant vers

le déclassement ? Il n'avait rien contre la bêtise, il trouvait des frères en connerie par wagons entiers, il aimait cette chaleur épaisse.

À la fin de son service, il signa un engagement de trois ans dans un régiment d'infanterie de marine. À chaque permission, il retournait chez ses parents. Il essayait de les reconforter. Il racontait son ascension vers le grade de caporal-chef, il s'efforçait, il s'évertuait. Il avait changé, disait-on, et ça lui faisait plaisir. Le soir, il sortait avec des copains, enfin avec un copain d'autrefois. Ils se retrouvaient dans un bistrot et finissaient la nuit en boîte.

Un samedi, il remarqua une fille blonde au visage lisse et doux. Il se mit aussitôt à voyager, des champs, des forêts, des nuages, un monde trop beau, trop libre dont il s'était toujours méfié de crainte d'être aspiré, de devenir fou. Ce soir-là, il pleura sans en avoir conscience. Son copain le secouait en lui demandant ce qu'il avait. Martial ne pouvait quitter cette fille des yeux. Son pote lui tendit un kleenex, il se leva, se dirigea vers la fille et ses copines, parlementa un long moment. Il réussit à les attirer à leur table. Martial se leva sans dire un mot, plongeant ses yeux dans ceux de la blonde, sans même tourner la tête lorsqu'elle présenta ses amies. La gêne s'installa alors qu'ils s'asseyaient. Le pote de Martial, les copines de Lucile, c'était Lucile, s'enfonçaient dans une conversation pénible pour tous, sauf pour la blonde et le bidasse qui se taisaient. Ce qui se passa ce soir-là, ils n'en parlèrent jamais. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils étaient heureux.

Lucile était élève infirmière, elle convainquit Martial, son contrat d'engagement terminé, de reprendre des études. Sans le bac, il pouvait tenter d'obtenir une capacité en droit. Il y parvint sans difficulté en suivant les cours du soir. Tout lui semblait facile, un mur s'était effondré. Il pensait poursuivre ses études de droit, devenir pourquoi pas avocat,

ou plutôt magistrat. Pendant deux années, il fut considéré comme un étudiant prometteur. Lucile tomba enceinte, il fallut trouver un vrai travail. Un de ses profs l'incita à passer le concours de greffier.

Il montait les marches de l'escalier conduisant au bureau du juge avec lequel il travaillait. Il tenta sans grand succès d'éviter ceux qu'il rencontrait, la mine contrite. Martial était en arrêt de travail, le psychiatre de l'hôpital lui avait donné un mois. Un mois pour quoi faire ? On venait de lui dire qu'il pouvait être remplacé, on lui conseillait de profiter de ce congé pour se reposer, il avait besoin de temps pour « faire son deuil », « se reconstruire ». Il poursuivit son chemin accablé de clichés, de conneries et changea d'avis. Il se dirigea vers le bureau du substitut qui était de permanence le jour de la fusillade. Il menait une enquête préliminaire, Martial avait besoin de savoir. Il demanda à voir le substitut Dangeau. Celui-ci le reçut sans attendre.

– Trévoux, entrez, je vous en prie. Je ne vous demande pas comment vous allez, c'est terrible, moi-même je suis bouleversé. Vous savez, je suis arrivé sur les lieux rapidement, les corps étaient encore là, c'était affreux, je revois la scène, j'ai trois enfants, vous savez, asseyez-vous, Trévoux.

Martial prit place face au bureau, Dangeau restait debout, rangea quelques dossiers, en sortit un, plutôt mince.

– Trévoux, ce que vous avez fait est admirable, sans vous le petit Falari... Enfin, vous voyez, excusez-moi, je vous l'ai dit, je suis encore bouleversé. Avez-vous vu les meurtriers, les deux jeunes ?

Martial répondit à ce qui n'était pas un interrogatoire, Dangeau ne cessait de le préciser. Non, il n'avait pas vu « les deux jeunes », c'est pour cela qu'il se trouvait dans ce bureau, pour savoir qui ils étaient. Aucun nom n'était apparu dans la presse, des initiales bidon. Dangeau essaya de contourner l'obstacle.

– Bien sûr, vous le savez, en ce qui concerne les meurtriers, l'action de la justice est éteinte, comme nous disons. Ils sont morts mineurs, si je puis dire, donc nous ne pouvons révéler leur identité. Dans une ville comme la nôtre, imaginez ce que cela représente pour les parents, enfin je veux dire que ça n'est pas souhaitable. D'ailleurs, il est étonnant que cela n'ait pas fuité. Que les pompiers ne les connaissent pas, certes, mais à la morgue, vous savez, ce n'est pas étanche la morgue et puis il a bien fallu constater le décès. Enfin, le fait est là, rien n'a transpiré et c'est mieux comme ça, croyez-moi.

Martial essayait de se maîtriser.

– Monsieur le substitut, j'ai besoin de savoir, de savoir pourquoi on a tué mon fils, c'est insupportable de rester dans l'ignorance, de se demander à chaque minute, jour et nuit, pourquoi.

Le substitut Dangeau aurait aimé pouvoir raccompagner Martial vers la porte en lui tapotant l'épaule.

– Trévoux, je vous le répète, en ce qui concerne les meurtriers, c'est terminé. Cette affaire ne peut intéresser la justice qu'à la marge, enfin, la raison de cette tuerie nous échappera, ceci est mort avec ceux qui portaient les motivations de leurs actes. L'enquête préliminaire nous dira s'il y a lieu d'ouvrir une instruction, de rechercher d'éventuelles complications, de suivre la piste des armes si nous découvrons quelque chose de significatif. Le procureur décidera. Quant aux deux mineurs qui ont tué votre fils et une institutrice, blessé deux écoliers et un policier, je ne peux rien dire.

Martial n'avait plus le choix.

– Monsieur le substitut, vous avez des enfants, une petite fille qui a l'âge de mon fils, je crois. Vous ne voudriez pas savoir qui l'a tuée ? Dites-moi, si une balle lui avait arraché la gorge, vous ne vous demanderiez pas pourquoi on l'a massacrée ?